

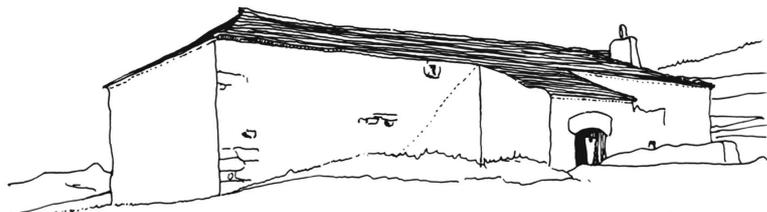
Amitiés sur Lignon

Ce court récit de Jean-Jacques Léogier est extrait du dossier de candidature du Fin Gras du Mézenc à une appellation d'origine contrôlée (A.O.C.) présenté en juin 1997. Récit établi à partir de l'inoubliable mais lointain souvenir que l'ami Jean-Pierre Chazot avait bien aidé à raviver.

Pâques 1972. Un étrange et poignant événement se déroule au pied du mont Alambre, versant nord. Une petite table de bois, très petite, est installée au bord de la route communale qui rejoint le hameau des Bastides. Un groupe est formé : hommes, femmes, enfants. Ceux des Bastides sont là, mais aussi ceux des Roziers et des Vigiers tout proches ; le quartier.

Ils regardent vers le sud, vers l'Alambre dont les pentes sont encore couvertes de neige. Une drôle de tache noire sur le blanc ; une tache qui bouge, aux contours mal définis. Une jument, semble-t-il, tire un traîneau au contenu débordant. Des silhouettes sur les côtés, un homme guide le cheval par devant.

Cet équipage descend du mas du Devès.



Cette ferme a été construite par les Chartreux de Bonnefoy en 1670 ; la première fois ; car, à 1500 mètres d'altitude, les conditions climatiques sont telles qu'il faudrait un entretien quotidien acharné pour maintenir le bâti. Tel n'est pas le cas : les fermiers locataires n'y ont pas toujours été incités par des propriétaires n'arrivant pas à ménager l'ensemble de leur patrimoine. La ferme a donc été rebâtie, en partie au moins, plusieurs fois. Témoignage néanmoins de cette volonté montagnarde toujours renouvelée.

Jean-Jacques LÉOGIER

Les silhouettes se précisent ; des hommes et des bêtes, une vingtaine de bovins, deux chèvres. En bas, près de la table, le quartier frissonne à la vue de cet abandon. Déjà le Plô est vide, les Seuils le seront l'an prochain, et les Bastides peut-être bientôt. Drôle d'époque où un monde disparaît, celui des hautes fermes.

Les verres sont sur la table, le froid les fait remplir et vider, vite ; sans pouvoir attendre que ceux du Devès ne puissent les choquer ; en espérant qu'ils sécheront les yeux des gens d'en-haut, avant que n'arrivent à eux ceux qui descendent. L'agitation grandit autour de cette table si petite et si grande à la fois. On ne voit plus le déménagement masqué par un repli du terrain.

A-t-il jamais existé ?

Pourquoi sommes-nous donc là ? Nous nous sommes trompés ! C'était un mirage, un rêve noir et blanc.

Non.

Tout à coup ils sont là, à quelques mètres. À les toucher. Ils sont surpris ; ceux qui attendaient et ceux qui ne s'y attendaient pas. On évitera toute émotion trop visible. Des mains se serrent, des regards lourds s'échangent. Marie ne pourra pas contenir ses larmes et explose, honteuse de s'être dévoilée.

Les partants lèvent leur verre à leurs voisins qui ne disent plus rien. Un camion est là ; nul ne l'avait vu ; le transbordement va pouvoir s'effectuer. Les meuglements bovins troublent seuls cette rencontre insolite ; les deux bœufs fin gras, déjà retenus par un boucher de Saint-Agrève montent dans une bétailière. Adieu.

Entre 1970 et 1974, quatre hivers successifs terribles, plus de 150 fermes du Mézenc ont été abandonnées. Pour toujours ? Entre 1968 et 1975 le massif a perdu près de 30% de ses habitants, chassés par des conditions de vie épouvantables, des revenus trop faibles provenant d'une économie déclassée ; dans une France apparemment très prospère qui semblait offrir, en bas et dans ses villes, l'espoir d'une vie meilleure.